

HISTOIRE DE FOU

Ceci nous fut conté l'autre jour, chez l'aimable M. Alijon, à la fin du déjeuner.

Par suite de je ne sais quelles circonstances, nous avions parlé de la folie et des fous, et notre hôte nous avait dit :

—J'en sais une bonne histoire de fou, je vous la conterai au dessert.

Il commença ainsi :

«J'étais alors étudiant en pharmacie à Bordeaux, interne à l'hôpital Saint-Antoine, et tout spécialement chargé du service des aliénés.

Mon chef de service était un homme charmant qui me prit en affection, et avec lequel je devins promptement assez intime.

Un jour, le docteur Grélié, c'était son nom, me fit la proposition suivante :

—Je suis chargé d'aller à Ville-d'Avray pour chercher un fou. On me donne cent francs pour mon déplacement et l'on me paye mon voyage en première classe.

Deux gardiens de l'hospice m'accompagneront pour surveiller le fou pendant le trajet, surveillance qui sera facile, sans aucun doute. Notre malade est un étudiant en droit qui a perdu la raison, momentanément j'espère, par suite d'abus de boissons alcooliques et d'excès de toute sortes. Sa famille l'envoie ici pour quelques mois.

«Or, actuellement, ce déplacement me dérange beaucoup, et je voudrais l'éviter à tout prix.

«Vous êtes grand, vous avez l'air sérieux,—on vous prendrait facilement pour le médecin annoncé.—Allez à Ville-d'Avray en mon nom et à ma place, je vous abandonne mon indemnité. Cela vous va-t-il ?»

Je vous laisse à penser si ça m'allait !

J'avais vingt-deux ans, je ne connaissais pas Paris. C'était un voyage splendide qu'on m'offrait. J'accepte avec joie.

J'obtins une permission de dix jours et, après avoir recommandé aux deux gardiens désignés, de se trouver à Ville-d'Avray à la date que je leur fixai, je partis pour huit jours, à Paris.

On m'avait payé mon voyage en première classe ; en homme pratique, je pris des troisièmes : j'économisai ainsi une trentaine de francs, et je me trouvai à la tête de cent trente francs. Cela me faisait un peu plus de quinze francs à dépenser par jour.

Vous dire l'emploi de mon temps pendant cette semaine, serait superflu ! Je fis des dépenses extraordinaires, extravagantes ; je déployai un luxe qui m'éblouit, je commis des folies qui me laissèrent stupéfait.

Enfin le huitième jour arriva, ainsi que les deux gardiens que je trouvais à la gare de Ville-d'Avray à l'heure dite.

Nous allâmes tous les trois à l'adresse du malade.

Je me présentai gravement et déclinai mon nom et mes titres. On me conduisit près d'un jeune homme de vingt-quatre ans environ, qui me salua très gentiment, me dit qu'il m'attendait, et me pria de l'excuser un instant.

Pendant son absence, j'appris de sa famille que le malade, revenu à Ville-d'Avray depuis trois semaines, avait recouvré toute sa raison, et qu'on le faisait interner pendant quelques mois, à seule fin de le mettre dans l'impossibilité de continuer à mener une vie de Polichinelle.

Mon fou revint bientôt porteur d'une valise et me prenant par le bras :

«Je suis à vous, mon cher docteur, partons.»

Nous nous rendons à la gare. Les casquettes galonnées et le costume sévère des deux gardiens attirent l'attention de tous les employés. Je prie un contrôleur de mettre une pancarte réservée sur notre compartiment, lui disant que j'emmenais un fou.

La curiosité de tous est alors excitée au plus haut point. C'est un défilé

continuel d'employés qui passent et repassent devant la portière, en jetant dans le wagon des regards inquisiteurs.

Les plus hardis pénétrèrent sous toutes sortes de prétextes. On nous demanda nos billets trois ou quatre fois de suite. Un employé vient essuyer les poignées de la portière : un autre entre pour s'assurer du bon état de la «sonnette d'alarme».

Mon compagnon s'aperçut vite de ce manège.

«En voilà des imbéciles, dit-il, si vous le voulez nous allons jouer un bon tour au premier qui viendra nous ennuyer. Précipitez-vous sur lui en jetant un cri, personne n'osera plus s'approcher.

J'acceptai en riant. Au même instant, un employé se présentait de nouveau. D'un bond, je fus près de lui, et pendant que je saisisais solidement la main qu'il avait posée sur la portière, je poussais un cri terrible, en faisant mine de le dévorer. Il recula épouvanté et quelques instants après, un monsieur très galonné se présentait à la portière, et pria le fou d'avoir à me faire maintenir par les gardiens.

Cet incident nous divertit beaucoup.

C'était, du reste, un charmant compagnon quo ce fou raisonnable. Il nous amusa pendant tout le parcours par ses chants et ses plaisanteries.

Il avait aussi un porte-monnaie bien garni. A chaque buffet il envoyait un gardien chercher du vin bouché et des gâteaux. Pendant les douze heures du trajet je crois que nous avons constamment bu et ri : buvant quand nous étions las de rire, riant dès que nos bouteilles étaient vides.

Puis, mes idées ne tardèrent pas à s'embrouiller légèrement. Dans un coin du wagon les deux gardiens, abominablement gris, roulaient comme des toupies d'Allemagne. Quant à mon étudiant il était toujours très gai, et ne présentait pas le plus petit symptôme d'ivresse.

A l'arrivée à Bordeaux, ce fut lui qui, très complaisamment me donna le bras pour m'aider à descendre du wagon et me conduire dans la cour d'arrivée. Il hêla un fiacre dans lequel je m'installai.

Les deux gardiens nous suivirent à grand-peine en titubant. Le fou donna au cocher l'adresse de l'hospice et, ma foi, ce fut lui qui sonna à la porte de sa prison future. Il dit son nom et poussa la bonté jusqu'à

donner cinq frs. au concierge pour acheter le silence de ce dernier et éviter tout scandale ; on put donc l'enfermer avec une facilité extrême.

Grâce à l'heure matinale de notre arrivée, personne ne sut rien de l'histoire.

Le lendemain, le fou vint tout joyeux prendre de mes nouvelles, dès mon arrivée à l'hospice.

Au bout de deux mois, grâce à la surveillance sévère qui l'empêchait d'absorber des boissons par trop alcooliques, il se portait à merveille et quitte la maison de santé.

J'ai eu depuis de ses nouvelles. Il boit bien encore parfois, mais j'ai su, avec plaisir, qu'il n'était jamais complètement ivre que trois jours par semaine.

Le reste du temps, il jouit de la plénitude de ses facultés intellectuelles !!

MARC LANGEAIS.

UNE IDÉE ADMIRABLE



I
Premier coq.—Tiens, le travail de ces artistes me donne une idée. Allons dans le champ de blé d'inde.



II
Premier coq.—Tenez bon, les amis ! Je vous laisserai avoir votre tour tantôt. C'est singulier que je n'aie pas pensé à cela auparavant.

LA RESSEMBLANCE

Madame.—Est-ce mon père qui a porté lui-même cette lettre ?

Justine.—Ça doit être lui : c'est un vieux laid, qui ressemble un peu à Madame !

ATTRAPÉ

Le mari grignotant les biscuits faits par sa femme. Si j'étais une autruche je...

Elle.—Je pourrais me procurer quelques plumes pour ce vieux chapeau que je porte depuis trois ans.

LES RESSOURCES DE TOTO

La mère.—Toto, je crois que tu fais pleurer Bébé.

Toto.—Non, m'man. Je mets ma main sur sa bouche pour l'en empêcher.